

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 11

Artikel: Comment on fréquente à la montagne
Autor: Antan, Pierre d'
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198078>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
 Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerolles, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
 St-Imier, Delémont, Bienna, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
 Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
 S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.

Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
 la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les jours croissent.

— Et la vigne, père François, comment va-t-elle ?

— Oh ! elle ne va pas aussi vite que vous sur votre vélo, monsieur Louis. Comme vous voyez, elle ne bouge pas encore, et plaise au grand maître de toutes les vignes qu'elle se tienne tranquille encore pour quelque temps. Nous ne sommes qu'à la mi-mars. Laissons passer les reuses. En attendant, c'est nous autres qui nous remuons. Faut tailler. Rien ne vaut taille de mars, disent les vieux et l'almanach.

Et le père François ayant rallumé sa pipe et regardé s'éloigner la bécane qui emporte M. Louis, reprend son sécateur et se courbe sur les souches.

Dans les parchets voisins, les vignérons se livrent à la même besogne. Sur le sol nu tombent les sarments. On les lie en fagots, qu'on porte au bas de la vigne, le long du chemin encaissé entre les murs. Lorsqu'ils seront bien secs, leur flamme claire fera bouillir la soupe aux choux de la maison.

— Lundi, dit le père François à ses gens, lundi, on ira à la vigne de plus grand matin ; les jours grandissent.

— Déjà debout, belle boulangère !

— Eh ! oui, ma chère voisine. Il faut bien faire comme le soleil. Et puis, j'ai ma lessive, aujourd'hui. Le linge trempe dans le cuvier depuis hier ; il n'attend que la laveuse. Elle est en retard, la bonne femme ; elle ne se doute pas, semble-t-il, que les jours croissent.

— Le fait est qu'ils s'allongent joliment. On y voit à six heures déjà, sans allumer la lampe. Ça fait l'affaire de mon homme. Il a maintenant à lui une grande heure le matin, pour bêcher ses carreaux avant d'aller à l'atelier.

— Vous avez un mari modèle, madame.

— Ne le lui dites pas, au moins, il pourrait bien le croire.

— Ah ! il m'en faudrait un comme lui. Mon pauvre Edouard était bien bon, mais ce n'est pas la fièvre du travail qui l'a emmené. Enfin, paix à ses cendres.

— Il ne vous a pas rendu la vie amère, pourtant ?

— Pour ça, non. D'ailleurs, je ne le lui aurais pas permis.

— C'était une nature paisible.

— Paisible, je vous crois, une nature morte !

— Hélas ! il faut prendre les maris comme ils sont.

— A qui le dites-vous ?... Mais voilà bientôt sept heures, et cette fainéante de laveuse qui ne vient toujours pas ! A quoi sert donc que les jours grandissent ?

— A faire un brin de causette.

— Pst ! Pst ! Jules !

— C'est toi, Hector ? Tu vas au laboratoire ?

— Mais non, ne vois-tu pas que j'ai mon kodak ?

— Ton ?

— Mon kodak, mon appareil photographique. Nous en avons presque tous à Zofingue.

— Et tu vas ?

— Lui faire respirer l'air salubre des champs, et je t'emmène.

— Moi ? pas mèche, mon bon ; je dois potasser mon code.

— Par ce chic temps ? T'es pas sérieux.

— Très sérieux ; quelque chose me dit que Machin m'interrogera aujourd'hui.

— Raison de plus pour le lâcher.

— Si je te suis, je me fais retoquer dans les grands prix sur l'émancipation des mineurs, articles 283 et suivants, chapitre III, titre IX, livre 1^{er} du code civil.

— L'émancipation des mineurs ! Mais c'est précisément ce que nous allons faire ; ça me connaît ; je te ferai là-dessus un cours épatant.

— Tes clichés rateraient.

— N'y a pas de danger. Un kodak, c'est pas comme nous autres, ça ne rate jamais... C'est dit, tu viens ?

— Et ta chimie ?

— Ah ! zut ! j'ai bien le temps ; les jours croissent.

— Ils croissent, tu en es sûr ?

— Consulte le calendrier, mon cher, il te dira que, deux heures déjà avant l'ouverture de nos cours, Phœbus le blond sourit à la Terre et aux photographes.

— Suffit, je t'accompagne, puisque décidément ils croissent.

Dans son petit lit, Bébé s'étire. Il a de bonnes joues rouges et les yeux pleins encore de rêves. Une chose le préoccupe : il va falloir se lever ! Et bébé fait la moue, car il n'est pas matineux. C'est le cœur un peu gros qu'il a répondu au bonjour de sa mère. Il lui semble qu'on l'habille de bien bonne heure aujourd'hui.

— Hop ! chéri.

— Oui, maman, je me lève. Mais le soleil, lui, est encore couché !

— Non, mon enfant, il s'est levé au contraire de très grand matin et il est déjà de l'autre côté de la maison ; les jours grandissent, et mon chou-chou qui fait comme eux et qui ira bientôt à l'école, va apprendre à se lever comme les grands garçons.

Bébé envisage cette perspective avec tristesse, tandis que sa mère le lave à grande eau.

— Dis, maman, les jours, est-ce qu'ils grandissent aussi le dimanche ?

XX.

Comment on fréquente à la montagne.

C'est dimanche soir. Un beau clair de lune, un froid vif, piquant ; aucun bruit sur la place du village qu'éclairaient un ou deux falots fumeux. Dans le lointain, la rivière, à moitié endormie sous la glace, unit sa petite chanson au bruissement sourd des forêts de sapins.

Ils sont là deux ou trois garçons, qui viennent de boire un demi-litre à la Maison-de-Ville ou à la Croix-Blanche. Ils vont se coucher, pensez-vous. Pas du tout, c'est dimanche soir et l'on peut mieux employer son temps. Ecou-

tez-les se parler à voix basse au coin de la fontaine.

— Où va-t-on *aux filles* ce soir ? Va-t-on chez la Louise de la Scierie ?

— C'est pas la peine, on ne pourrait pas entrer ; le David au Toine y va à *de bon*.

— Et chez la fille au *lapaseillon* ?

— Vouah !... Elle fait sa fière depuis qu'elle a été en service *par li-bas*.

— Allons, plutôt...

Et les voilà partis. Ils s'en vont *veiller aux filles*. Si le mot vous choque, lecteurs et lectrices, que la chose ne vous choque pas.

Je vois d'ici plus d'un citadin, lisant ces lignes, hausser les épaules et sourire de pitié. « C'est bon, on connaît cette habitude grossière d'aller *veiller*, habitude que rien n'a pu déraciner et qui jure avec notre civilisation raffinée. »

Eh bien, non, messieurs de la ville, vous ne la connaissez pas cette habitude, car jamais on n'a oui raconter qu'un citadin ait été admis à une veillée pareille, et si par hasard, il y eût été reçu, son aspect aurait suffi à changer tous les visages. Le montagnard n'est lui-même qu'au milieu de ses égaux. Il ne faut qu'une figure étrangère pour faire de lui un être gauche, emprunté et malgracieux.

Vous ne la connaissez pas cette vieille coutume, car si vous la connaissiez, vous n'en ririez pas, tant elle est pleine de saine et belle poésie, de vraie et franche dignité, et vous comprendriez qu'elle vaut bien les promenades sous les arbres de Montbenon, les rendez-vous à la porte de l'atelier ou du magasin, ou les sorties de bal à trois ou quatre heures du matin.

Dis-moi *comment tu fréquentes*, je te dirai qui tu es, pourrait-on dire en bon vaudois.

La jeune montagnarde s'accommoderait mal de rendez-vous donnés ou reçus et de promenades furtives. Si on veut la voir, qu'on vienne chez elle, elle reçoit ses galants sinon sous les yeux, du moins sous les oreilles de ses parents.

Voilà que je me suis embarqué dans une digression, et que je risque de m'y perdre et vous avec.

Suivons toujours nos trois jeunes. Ils sont arrivés. « Ils s'en vont sans doute frapper et entrer hardiment, vous dites-vous. » Eh bien, non, vous les connaissez mal, et vous connaissez plus mal encore le code, aux règles immuables qui régit les visites de ce genre.

Avec des ruses d'Apaches, sur le sentier de la guerre, ils ont fait le tour de la maison pour s'assurer qu'aucun rival n'est caché vers la porte de la grange, ou à l'angle du jardin.

L'un d'eux, grimpé sur le *muret*, a regardé indiscrètement ce qui se passe dans la chambre. Tout va bien, la famille veille paisiblement. Soyez certain que la jeune fille, objet de tant de peines, a bien perçu quelque léger bruit au dehors ; son oreille est aux aguets, mais elle n'en laisse rien voir... On peut se hasarder.

— Commence à frapper, toi...

— Non, commence, toi, je te *rechangerais* quand tu seras fatigué.

Ça y est... Un petit coup, d'abord discret, puis deux, puis trois, et c'est un roulement continu, et léger...

Ah ! personne ne s'y trompe. Dans la chambre, on a lancé un sourire à la jeune fille.

— Vouaïquè dâi dzouvenos por tè, dit le père.

Mais elle ne se presse. Une fille qui se respecte ne montre pas trop d'empressement à venir répondre. Elle finira le chapitre commencé, avant de se décider à venir crier de sa voix la plus rêche : « Qui est là ?... »

Elle le sait pardine bien, qui est là, et ne demande pas mieux que d'ouvrir, mais il faut des formes, et alors s'engage un dialogue souvent des plus amusants. Les montagnardes ont l'esprit éveillé et la langue prompte; les montagnards ne leur cèdent guère. Pour peu qu'il y ait de chaque côté de la porte un bon *alangue*, on ne s'ennuie pas.

Les garçons ne veulent pas se laisser connaître trop vite; la jeune fille ne veut pas ouvrir à des inconnus, et les brocards pleuvent comme grêle. De temps à autre, on entend un rire étouffé, c'est quand un trait a porté juste.

— Allons, voyons, Marie, dépêche-toi de nous ouvrir, il fait une *cranine* de la *metzance*.

Si on vient malade, je te le mets sur la conscience.

Enfin, le verrou se tire, voilà le paradis ouvert.

— Vous savez, au moins, vous tâcherez de pas tant faire de bruit. Ma maman n'est pas bien, et si elle gronde demain, je n'oserai plus veiller.

— N'aie pas peur, on va être tranquille comme des images.

Et l'on veille paisiblement. De quoi parle-t-on ? D'amour ? fort peu ! De toutes les choses qui intéressent des gens vivant de la même vie, ayant les mêmes connaissances. On y rappelle les souvenirs d'école, on y chante souvent les vieilles chansons des *autrefois*, on y plaisante. Que les deux ou trois garçons ici présents soient bourgeois de deux communes différentes, et l'on est sûr d'entendre sortir bien des bonnes histoires; on s'y étudie surtout mieux qu'on ne pourrait le faire en public.

Et la morale, je vous prie de croire, n'y perd rien. Les jeunes montagnards n'ont pas l'habitude de se laisser manquer de respect. Qu'on parle un peu haut ou qu'on hasarde une plaisanterie un peu risquée :

« Vous savez, faites-voï attention, mon papa et ma maman entendent tout depuis leur chambre. »

Et c'est vrai. Pas besoin de les appeler, si la *chelle* devient trop forte, un coup de *crossette* à la paroi, c'est suffisant...

— A présent, voilà les heures de se *réduire*, y faut vous en aller.

— Oh ! laissez-nous encore un petit moment.

— Non, non, je ne peux pas vous garder plus longtemps. Allons, filez...

Hélas, il faut s'en aller. Mais pas comme cela, sans payer. Il est un droit, « qu'à la porte on paie en sortant. »

Avez-vous remarqué comme les impôts ont la vie dure; ils ne meurent jamais, tout au plus se modifient-ils. Nos ancêtres ont lutté pendant des siècles, pour se débarrasser de l'odieuse *main morte*, et nous la possédons toujours, embellie et agrandie sous le nom de droit de succession.

Autrefois, alors que l'éclairage était rudimentaire et coûteux, à la fin de la veillée, on déposait dans le chandelier un ou deux cruches pour la *motze* (chandelle). Aujourd'hui, on paie encore le *motzon*, mais le droit s'est modifié d'une manière si heureuse, que personne ne s'est jamais plaint d'avoir à le payer et que, malgré le bon marché du pétrole, on n'a jamais songé à l'abolir.

En quoi consiste-t-il ?... Mon Dieu, c'est bien peu de chose... un baiser. Est-il donné, est-il rendu ? Est-ce un baiser comme les vigneron boivent un verre à la cave ? Tout autant de questions indiscrètes auxquelles je me garderais de répondre. Dans ce domaine, l'arithmétique cesse d'être une science exacte, c'est du libre échange :

Si tu n'en veux pas, c'est facile à rendre,
Si tu n'en veux pas, tu me le rendras.

Quand un enfant ne grandit pas, on lui répète à forme d'encouragement :

— Dépêche-te-voï de grandir, *mon boubo*, que tu ne sois pas obligé de prendre une *bachette* pour payer le *motzon* quand tu iras *aux filies*.

Quand on a tout payé, que la monnaie a été rendue, il faut pourtant bien partir. Ecoutez-les, nos jeunes gens, *hucher* à tous les échos. Plus d'un vieux grognon, dira en se retournant dans son lit :

— Voilà des garçons qui ont été veiller. *Tielle* bande de sauvages.

— Mon Dieu, non, oncle Samion, ce ne sont pas des sauvages, ce sont des jeunes hommes, heureux de vivre; souvenez-vous que vous en avez fait autant, et si vous trouvez demain qu'ils vous ont démolé une haie, ou éparpillé un tas de *bument*, ne vous fâchez pas trop. Faut bien que jeunesse se passe.

PIERRE D'ANTAN.

Confiant dans l'avenir.

La *Revue suisse* de 1852, qui nous tombe par hasard sous la main, raconte, d'après un témoin oculaire et auriculaire, une intéressante anecdote sur Louis-Napoléon-Bonaparte, plus tard Napoléon III.

Après 1815, réfugié en Suisse avec sa mère, la reine Hortense, le prince, qui ne tarda pas à s'attacher à notre pays et à s'y faire apprécier par ses libéralités, reçut, plus tard, la bourgeoisie d'honneur de la commune de Salenstein, au canton de Thurgovie.

Pendant son long séjour en Suisse, Louis-Napoléon fréquenta plusieurs fois, comme volontaire, l'école fédérale militaire de Thoune, s'y forma aux manœuvres de l'artillerie sous la direction du général Dufour, alors colonel, et reçut son brevet de capitaine d'artillerie en 1834.

Quelques jours après avoir reçu ce brevet, il dinait chez l'avoyer de Tⁱⁿ. « Après le dîner, dit le témoin oculaire dont nous venons de parler, nous prenions le café autour de la table du salon; deux personnes seules étaient debout, auprès de la fenêtre, l'avoyer et le prince. Leur parole étaient assez haute pour que nous dussions l'entendre. Le prince disait : « Louis-Philippe ne durera pas; son gouvernement est un gouvernement de financiers, et la France est trop généreuse pour le supporter longtemps. Les Bourbons appartiennent au passé. La république est de la boue. Croyez-moi, l'avenir est aux napoléonistes. » Et il ajouta : « Mon jour venu et il viendra, je me souviendrai toujours avec plaisir d'avoir reçu de votre main, ce qui m'a été un si vif sujet de joie, mon brevet de capitaine d'artillerie. »

Bien des années après, Louis-Napoléon, président de la république, accueillait M. de Tⁱⁿ, à Paris, en lui disant : « Il me faut quatre ans pour dompter les factions en France; ce temps passé, la France reprendra en Europe le langage qui doit être le sien. »

Assurément cela s'appelle croire à son étoile ! et y croire à ce point, c'est en avoir une, qu'elle qu'en soit d'ailleurs la nature et qu'elle que doive en être la durée.

Sophocle, Démosthène, la Vénus de Milo sur Montbenon.

Tous les promeneurs de Montbenon ont sans doute remarqué, près de la grotte, deux statues en plâtre, placées chacune devant un fouillis d'arbustes.

Rappelons que ces statues, louées à M. Heer-Cramer, pour la décoration de la place de St-François, lors des fêtes universitaires, ont été rachetées à un prix très bas par un petit groupe de Lausannois, pour être placées sur notre belle promenade.

Un très grand nombre de personnes — nous avons pu nous en convaincre — ne regardent plus ces statues que d'un œil indifférent, ne connaissant pas les personnages qu'elles représentent. Eh bien, nous leur dirons que la statue placée en face de la grotte est celle de Sophocle, le grand poète et tragique Grec, l'auteur d'*Antigone* et d'*Edipe*. L'autre, placée plus près du palais, est la statue de Démosthène, le célèbre orateur d'Athènes.

Elles m'ont fait vraiment pitié l'autre jour, ces deux statues. Privées de la verdure qui les entoure durant la belle saison, et dans laquelle elles semblent se draper, elles ont l'air aujourd'hui toutes transies, toutes grelottantes.. On dirait même que par un sentiment d'humiliation elles baissent les yeux au passage des promeneurs.

Ils se demandent évidemment ce qu'ils font là, ces deux personnages.

En effet, nous ne saurions concevoir l'immortel Sophocle, pas plus que le grand orateur d'Athènes, là, près de la grotte, dans le voisinage immédiat des bonnes d'enfants qui caquettent, des moutards morveux et des canards barbotant dans les eaux boueuses de la grotte.

Ici une petite digression :

On remarque que Démosthène ne nous est pas représenté à la tribune, prononçant un discours, mais lisant et méditant. A ses pieds, comme aux pieds de Sophocle, est une petite caisse remplie de rouleaux, c'est-à-dire de livres; et à ce propos, il est intéressant de rappeler ce qu'étaient les livres dans l'antiquité et notamment dans l'ancienne Grèce.

On traçait l'écriture sur des peaux de chèvres et de moutons. Différentes espèces de toiles furent aussi employées, et plus tard on fit usage de papiers tissés de couches inférieures de la tige d'une plante qui croit dans les marais d'Egypte, au milieu des eaux dormantes que le Nil laisse après ses inondations. Puis on en fit des rouleaux à l'extrémité desquels était suspendue une étiquette portant le titre du livre.

L'écriture n'était tracée que sur une des faces de chaque rouleau et, pour en faciliter la lecture, on la divisait en plusieurs compartiments ou pages.

Des copistes professionnels passaient leur vie à transcrire ainsi les œuvres qui leur tombaient entre les mains. D'autres personnes, par le seul désir de s'instruire, se chargeaient du même travail. Mais les frais de copie étant très élevés et les livres rares, les lumières ne se répandaient qu'avec une grande lenteur.

Ces statues nous remettent en mémoire une amusante petite histoire notée à l'Exposition horticole de Lausanne, en 1888.

De beaux massifs de conifères et d'arbustes de MM. F. Pittet et Francillon décoraient grandement l'entrée de l'enceinte. Sur cette verdure se détachaient les formes élégantes d'une statue en plâtre de la Vénus de Milo, prêtée au comité d'organisation par la maison Doret, de Vevey.

Cette statue provoqua, à diverses reprises, de curieux commentaires dans des groupes de visiteurs au langage vaudois pur sang. Voici